

Conversation avec Jean-Michel Alberola (7)

Présents (outre l'artiste): Michel Cassé, Bernard Marcadé, Michel Henochsberg, Rodolphe Olcèse, Léa Bismuth, Denis Hétier, Isabelle Mancini, Stéphane Paoli, David Sanson, Alain Berland, Jérôme Alexandre

Après l'économiste Michel Henochsberg, J-M. Alberola a invité l'astrophysicien **Michel Cassé**. Cette succession n'est rien d'autre, selon lui, que celle des deux dimensions essentielles qui occupent l'homme : celle de la terre, le manger ; celle du ciel, l'élévation.

Michel Cassé énonce d'emblée son point de vue non autoritaire sur le savoir scientifique. Avec la recherche sur les étoiles, il a choisi non pas une profession mais une manière de vivre dictée par sa recherche même. Son savoir est faillible, comme l'est la connaissance de « l'économie de l'univers ». Peut-on en parler dès lors que vont ensemble l'interrogation sur **les limites du réel** et **la limite des concepts** qui tentent de l'exprimer ? Le discours scientifique n'est ni un discours artistique ni un discours mystique, sauf lorsqu'il appréhende les franges du mesurable et du formalisable. Reste que l'astrophysicien, qui a plus appris ces vingt dernières années qu'en 2000 ans, se doit de rendre compte sinon de son savoir, du moins des conditions nouvelles de son élaboration.

Ainsi de ce premier énoncé : « La lumière prend le trajet qui minimise son temps de vol ». « C'est une loi », dit-il. « Mais qu'est-ce qu'une loi telle que celle-ci ? », ajoute-t-il.

Ainsi du concept d'altérité qui veut rompre avec l'idée ancienne de l'unité de l'univers (et de la création). La question devient celle de l'extension du concept d'altérité lui-même. Que dit-on, que se représente-t-on en ouvrant l'idée de plurivers ou de multivers ?

L'histoire de l'univers, celle d'un four éteint, s'est déroulée en 13,7 milliards d'années. Généalogiste de la matière, Michel Cassé remonte l'ordre des causes jusque dans l'invisible qui précède la lumière. Celle-ci, feu primordial, est précédée par un vide,

un **vide paradoxal**. Ce vide est quantique, fluctuant, capricieux. Depuis l'abbé Lemaître (fin 19^{ème}), père du Big bang, la séparation entre cosmologie et théologie est clairement posée. Il ne parle pas « création » mais « émergence des concepts ». Or, la remontée de la chaîne des causes aboutit à la **singularité**. Là tout se noie, la raison se perd. La singularité c'est le plein, le un, qui est indicible. Il y a donc **interchangeabilité entre le vide et le plein**, comme entre théologie, art et science.

L'équation de Friedmann traduit le fait que l'espace se dilate indéfiniment, crée son propre manque, se creuse. La géométrie de l'univers est liée à son contenu matériel. L'univers n'est pas pensable sans la matière ou sans le vide quantique (qui est le père de la matière). Il en va de même avec les idées. Elles surgissent du creusement, de la dépression. C'est une question théologique, J-M. A. indiquant que la théologie naît quand le savoir se creuse et vient à manquer. Nous ne pouvons parler que négativement. La théologie (négative) le sait bien. « Je crois parce que c'est absurde » (Tertullien). Cette phrase rejoint Richard Feynman : l'univers est absurde (pour la pensée classique).

La relativité générale pose que l'univers s'étend, creuse son propre manque. Aux origines il était dense et chaud, et ne pouvait se voir. C'est le désert des sens. La mécanique quantique pose que la lumière est onde et particule. Elle est obscure et ne se laisse pas comprendre. C'est le désert de l'esprit. On ne peut voir la lumière mais seulement son reflet. De même, il n'y a pas de présent. Cette catastrophe réelle et conceptuelle est en réalité joyeuse : il y a, sans fin, du réel et de la pensée.

J-M. A. défend l'idée qu'il ne faut donc plus aujourd'hui parler de manière précise. Il faut dépasser la prétention au sens définitif. Il faut de **l'imprécision ouverte**, du jeu dans les rouages mentaux. Si la limite de nos conceptions temporelles est 10^{-43} secondes, alors, le discours scientifique dans son formalisme est impuissant. La raison ne peut s'approcher du mirage de l'origine. Mais elle « voit » dans le vide, le « lieu » fondamental porteur des influences et des forces (interactions faibles et fortes, gravitation) qui nous constituent. Ce vide est la meilleure approximation de Dieu, bien qu'il n'ait pas d'intention. Il est un **presqu'être**. En lui ne sont que des particules virtuelles, fugaces (qu'on ne peut voir), qui mettent en rapport les particules réelles. Le fond du réel et sa connaissance s'entretiennent positivement de la même absence. Ce qui donne à J-M. A. de conclure : « **Si nous n'étions perdus, nous serions perdus** » (Poussin) Toutes nos interrogations ne sont pas des interrogations, elles sont ce que nous sommes. C'est comme ça !